

Cancer du côlon : 45 000 nouveaux cas par an en France

Michel DUCREUX, chef du comité gastro-digestif à l'hôpital Gustave-Roussy à Paris, a captivé un auditoire de quelque 150 personnes ce mardi à Paray. Sur un sujet pourtant un peu tabou : le cancer du côlon.

Par **Hervé BACHELARD** - 11 nov. 2021 à 12:00



Avant sa conférence, Michel DUCREUX a visité le service de l'hôpital de jour au centre hospitalier de Paray. Photo JSL /Ar2s



Gastroentérologue, professeur universitaire en cancérologie, Michel DUCREUX est un des spécialistes reconnus à l'international pour sa

connaissance dans la lutte contre le cancer. Ce mardi 9 novembre au soir, il était à Paray-le-Monial, à l'invitation de l'Ar2s (Association réseau territoire de soutien en santé du Pays Charolais-Brionnais).

Le dépistage, le nerf de la guerre

Devant environ 150 personnes, il a évoqué le cancer colorectal, qui touche 45 000 personnes par an en France : « C'est le 2e cancer chez la femme et le 3e chez l'homme. On compte quelque 18 000 décès par an. Si on dépistait mieux, on guérirait plus. » Et c'est bien là le nerf de la guerre : « Il faut dix ans entre un colon sain et la détection d'un colon avec un cancer. Dix ans pendant lesquels un médecin aurait pu éliminer d'éventuels polypes ou détecter la maladie. Mais on ne se fait pas assez dépister. » La faute, selon lui, à un cancer plutôt tabou, moins facile à évoquer que le cancer du sein par exemple : « Il s'agit de parler du colon, de matières fécales... Pourtant, sans cet organe, il n'y a pas de vie possible. »

Chaque acteur de santé a son rôle à jouer

Décryptant la maladie, sa détection, son diagnostic, son traitement ou encore sa guérison, le professeur a insisté sur le dépistage : « Dans une population normale, en bonne santé, sans antécédent, il faut savoir que tout de même une personne sur 18 va "rencontrer" le cancer du côlon dans sa vie. Il faut vraiment se faire dépister, au minimum dès 50 ans si on n'est pas dans une population à risque. » D'autant que le dispositif est facile à faire chez soi, il faut prélever un peu de selles : « Ce n'est pas très gai, mais ce n'est pas compliqué. On peut espérer que des tests sanguins seront fiables d'ici à dix ans, mais ils ne permettront que des diagnostics un peu tardifs. »

Pour lui, la prévention de cette maladie est liée à l'implication de tous les acteurs de santé : « Le pharmacien, le médecin généraliste, les spécialistes... chacun a son rôle à jouer pour inciter un patient à se dépister. »

Si on dépistait mieux, on guérirait plus.

Michel Ducreux, gastroentérologue